

***Cycle 2016-2017 : L'Évangile de Jean***

**Lecture du mercredi 15 février 2017**

**Évangile de Jean : 10, 1-42**

Avec le chapitre 10 de l'Évangile de Jean, nous sommes immergés dans le monde des paraboles de Jésus. Ces paraboles ont une caractéristique particulière : par le mode de langage qu'elles utilisent, elles produisent quelque chose qui dépasse le langage, elles dérangent l'ordre habituel des choses. Comme la métaphore, la parabole nous presse de discerner à travers elle et d'accueillir l'annonce d'un renouvellement inattendu et profond de nos raisons de vivre. Paul Ricoeur décrit ainsi ce renouvellement : « L'étrangeté des choses dites dans la parabole et des choses racontées a valeur de dépaysement, de mise à distance dérangeante : de là le sentiment de désorientation qu'on éprouve. »

Cette histoire de « porte » en est un exemple. Il y a la porte de l'enclos des brebis, mais il y a aussi d'autres portes dont Jésus veut nous parler. C'est un très bon exemple de l'insuffisance de l'interprétation littérale. Évidemment, aujourd'hui, nous sommes invités à relativiser le jugement sur ces « pauvres juifs » qui ne comprennent rien à ce que dit Jésus, parce qu'ils sont incapables de dépasser la lettre du texte, incapables de « voir » la métaphore derrière le texte. Car cet Évangile a traversé le temps, c'est à nous qu'il s'adresse aujourd'hui : il ne s'agit plus des juifs, ou de judaïsme, qui d'ailleurs nous a transmis, bien après le temps de Jésus, autre chose que la lecture pharisienne, avec par exemple l'interprétation spirituelle, le *Sod*, en hébreu, qui justement est l'une des plus hautes interprétations possibles pour l'humain. Est-ce que parfois, quand nous lisons la Bible, nous n'avons pas aussi tendance à nous arrêter un peu trop facilement au sens premier ? Ou au sens qui nous paraît évident, ce qui nous rassure ? Il nous faut alors faire l'effort d'une autre lecture, la *lectio difficilior*, et c'est véritablement un effort, un chemin. L'interprétation juste, ce n'est pas l'acceptation du sens commun, évident, mais plutôt ce que l'on ressent au-delà de cette première barrière du sens commun.

Voici encore ce qu'en dit Paul Ricoeur, dans une très belle formulation :  
« En tant que fables, les paraboles sont de simples historiettes à portée métaphorique. Mais il n'est pas de parabole qui n'introduise dans l'intrigue un trait insolite, disproportionné, voire scandaleux<sup>1</sup> : un grain de blé qui en produit cent, un grain de sénevé qui donne un arbre gigantesque, un ouvrier de la dernière heure aussi bien payé qu'un journalier ordinaire, un invité jeté à la porte parce qu'il n'a pas revêtu l'habit de noce, etc. C'est par cette sorte d'extravagance que le sens littéral est déporté vers le sens métaphorique insaisissable. L'extraordinaire perce l'ordinaire et pointe l'au-delà du récit. La même transgression de sens

---

<sup>1</sup> Cf par exemple la parabole du fils prodigue : scandale du fils qui dépense tout son héritage, puis est accueilli et fêté, et presque récompensé par le père, alors que le fils aîné s'échine à travailler pour le père sans gratification : l'interprétation littérale nous fixe irrémédiablement à notre monde, alors que nous devrions la et le dépasser.

s'observe dans les proclamations eschatologiques où Jésus n'adopte la forme commune en son temps que pour subvertir le calcul. Paraboles et hyperboles dissuadent l'auditeur de former un projet cohérent et de faire de sa propre existence une totalité continue.<sup>2</sup>»

Par « totalité continue », Ricoeur veut dire une vie qui se suffit à elle-même, qui ne manque de rien (du moins le croit-on), qui refuse d'être remise en question, dérangée. C'est dans nos vies que nous croyons bien rangées que la parabole, parole de Jésus, vient créer du désordre. Mais c'est un désordre salutaire, c'est un désordre pour que la vie devienne une vie en abondance.

### **Interprétation de Jean-Yves Leloup (Église orthodoxe) à propos de Jn 10, 7 : « Je suis la Porte ».**

« Être au pied du mur, être dans un état à se cogner la tête contre les murs, enfermé entre quatre murs – autant d'expressions qui traduisent une expression plus ou moins douloureuse où, extérieurement, on ne trouve pas d'issue.

Faut-il inventorier tous ces murs rencontrés, tous ces élans brisés ? Le mur, c'est ce qui nous empêche de voir, de connaître, d'aller plus loin. Il peut se construire dans notre corps et poser, une à une, les briques de la maladie qui nous immobilise. Il peut se construire dans le cœur et empêcher toute relation : 'entre nous il y a un mur.' Il peut être dans l'esprit, comme un pas qu'on n'arrive pas à franchir, une compréhension qui nous semble refusée...

Il ne faut pas fuir le mur... Mais face au mur, on ne peut trouver d'issue – de passage – qu'à l'intérieur.

Alors, je comprends que 'Je suis la Porte', c'est en moi que doit se faire la percée vers un Ailleurs. Il n'y a pas d'autre issue que moi-même, et c'est en moi que doit s'ouvrir la porte. La porte des sens, la porte du cœur, la porte de l'intelligence, mais cette porte on ne doit pas la forcer !

On connaît l'histoire de cet homme qui poussait, poussait la porte, afin de l'ouvrir. Sans succès. Puis, épuisé, il se laisse tomber au pied de la porte, et celle-ci alors commence à s'ouvrir... de l'intérieur.

*Je suis la Porte. Je suis la clef.*

Il suffit d'ouvrir, de s'ouvrir.

Là où je voyais un mur, je découvre l'Espace. Là où je ne pensais plus entrer ni sortir, voici que je demeure dans l'Ouvert. Il y a une issue au sans-issue.<sup>3</sup>»

*Que représente pour vous la Porte dont il est question ici ?*

*Quel est pour vous le plus beau verset de ce chapitre 10, celui qui vous parle le plus, à vous personnellement ?*

Jean-Yves Rémond  
Février 2017

---

<sup>2</sup> Paul Ricoeur, « Le Soi dans le miroir des Écritures », in *Amour et Justice*, Points, 2008, p. 70-71

<sup>3</sup> *L'Évangile de Jean*, traduit et commenté par Jean-Yves Leloup, Albin Michel, 1989, p. 323-324